

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1984)
Heft: 731

Artikel: Entretien avec Jacques Bouveresse : le mildiou et la philosophie
Autor: Baier, Eric / Bouveresse, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1016965>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Double défaite

c'est celle de la campagne elle-même et de la façon dont l'initiative a été «gérée» par la gauche.

On se gargarise des millions engloutis par les banques dans une offensive de relations publiques et de désinformation. Mais il faut admettre aussi que la gauche a abandonné le terrain à ses adversaires, à peine avait-elle engrangé les signatures récoltées assez aisément après le scandale de Chiasso. Au point que l'initiative est restée lettre morte, affaire

d'appareil, jusqu'au moment où l'on s'est aperçu que le sprint final devait être lancé. C'est peu dire qu'il était alors trop tard pour changer de cap et pour provoquer une modification en profondeur des rapports de forces dans l'opinion. Sur un sujet aussi ardu techniquement et mythologiquement, c'était ouvrir la porte aux déferlements irrationnels, c'était somme toute se condamner à l'avance à ne pas entrer réellement en matière. Alors, carences graves stratégiques ou tactiques, méconnaissance profonde du «jeu» institutionnel, ou tare d'un parti politique qui perd son souffle militant, réduit à abandonner le terrain pour les manœuvres à l'ombre des «sommets»? Tout à la fois? La leçon vaut bien un fromage, fût-il bancaire.

L. B.

ENTRETIEN AVEC JACQUES BOUVERESSE

Le mildiou et la philosophie

Né en 1940 dans le Doubs, Jacques Bouveresse s'est acquis une solide réputation de philosophe curieux de courants non français. Il est un remarquable connaisseur des philosophes issus du fameux Cercle de Vienne (DP 682 et 683), il a publié également des études passionnantes sur les grands noms de la philosophie anglo-saxonne tels que Popper ou Peirce. Jacques Bouveresse était professeur ordinaire à Genève, il n'a malheureusement pas pu concilier une charge importante à Paris avec celle de Genève; il a fallu choisir; il n'est plus à Genève que pour quelques heures par semestre, comme professeur associé. Eric Baier l'a rencontré.

Eric Baier. *Tout le monde connaît le mildiou, cette maladie qui s'attaque particulièrement à la vigne. Dans votre dernier livre¹, vous avez entrepris, comme un bon vigneron, de répandre le poison dans l'air, afin de protéger la vraie philosophie rationaliste contre les attaques du mildiou intellec-*

tuel parisien. D'où vous vient ce solide bon sens terre à terre, peut-être conservateur?

Jacques Bouveresse. Il se trouve que je suis précisément d'origine paysanne, je suis né dans une famille de neuf enfants, du côté de Besançon. Lorsqu'on sort d'un milieu de ce genre, on hérite à la fois d'une certaine tendance à idéaliser exclusivement le monde intellectuel, et d'une longue tradition d'ironie populaire à l'égard de la spéculation en général.

Inspiré sans doute par cette double tradition de respect idéalisant et de gaillarde moquerie, je suis tombé de haut en constatant, à la fin de mes études parisiennes, l'espèce d'unanimité dans l'erreur et le dogmatisme qui s'était réalisée entre les meilleures intelligences de ma génération.

Ce qui est en cause n'est évidemment pas la Sainte Trinité Marx - Nietzsche - Freud, mais plutôt la facilité avec laquelle des penseurs spécialisés dans la destruction des idoles peuvent engendrer eux-mêmes immédiatement une nouvelle idolâtrie.

Ce que je déplore est que le mépris des règles les

plus élémentaires de l'argumentation et de la discussion critique soit devenu, chez certains philosophes contemporains (NdR: Michel Serres, Michel Foucault, Jacques Derrida et Paul Veyne) une véritable manière de penser et d'écrire et un style philosophique imposé, que l'on ne peut plus condamner sans se retrouver immédiatement dans la position désagréable du représentant de l'ordre soupçonné du délit de répression policière.

LA TRACE DE POPPER

E. B. *Bah! Laissons de côté votre critique certainement justifiée du «vedettariat» parisien et arrêtons-nous sur le contenu de votre rationalisme critique, que vous définissez très souvent en vous référant à Popper.*

J. B. Si j'ai cité Popper, c'est qu'il fait partie des philosophes sur qui s'abat trop facilement l'anathème et que l'on accuse de représenter le conformisme, l'ordre moral. On reproche par exemple à Popper d'être directement l'inspirateur du libéralisme conçu à la manière allemande, dont la vérité est représentée finalement par des pratiques comme celle du «Berufsverbot». Il faut bien voir cependant que les attaques contre Popper sont construites sur deux griefs diamétralement opposés.

Le premier est le reproche de dogmatisme antilibéral; en effet Popper admet qu'on le critique, mais il exige, de la part de ses contradicteurs, des arguments rationnels. Or les auteurs dont je parle assimilent cette exigence d'arguments à un préjugé rationaliste, qui empêcherait en dernière extrémité la libre expression des convictions les plus intéressantes, justement parce qu'elles sont les plus déviantes et donc les moins défendables du point de vue de la rationalité actuelle.

Le deuxième grief, en sens inverse, consiste à reprocher à Popper d'être à l'origine des courants irrationalistes et anarchistes à la Feyerabend dans la mesure où Popper dit et ne cesse de répéter effectivement que la science n'atteint et ne propose pas des vérités.

¹ «Le Philosophe chez les autophages», Jacques Bouveresse. Editions de Minuit, coll. Critique, 1984.

Ce qui caractérise donc la science selon cet auteur, ce n'est pas qu'elle découvre des vérités, mais qu'elle n'en découvre pas et qu'elle le sait, qu'elle doit vivre avec l'idée que les théories scientifiques actuelles seront probablement abandonnées à un stade ultérieur. On a donc accusé Popper de saper complètement la confiance que l'on peut avoir dans les théories scientifiques les mieux établies. Ce que je dis, c'est qu'il faut choisir, ou bien Popper est un dogmatique, ou bien il ruine toute espèce de certitude y compris et même pour commencer dans la science elle-même, mais on ne peut pas lui reprocher les deux choses en même temps. Ce qui m'intéresse dans le cas de Popper — et je précise que je ne suis pas véritablement poppérien — c'est le fait que cet homme n'a jamais cherché de protection contre la croyance du côté de la croyance. Pour lui le remède à la croyance ne consiste pas dans l'adoption d'une autre croyance destinée à combattre la première. Le remède, c'est la critique. Cela dit, les gens ne peuvent pas être constamment ou même très souvent critiques, ils ont besoin de certitudes alors que Popper est l'homme qui dit : « Il n'y a pas de certitude. » Or si l'on a tendance à penser qu'il n'y a pas de certitude en philosophie, en morale ou en politique, bien des gens espèrent qu'au moins en science, il y a des certitudes, et Popper leur répond « justement pas ! ». Le point faible du rationalisme de Popper est peut-être de sous-estimer un peu trop le désir de certitude des gens, leur besoin de vérités exemplaires, de héros et de mythes. Les gens devraient être critiques mais généralement ils ne le sont pas.

SCIENCE ET RATIONALITÉ

E. B. *L'attrait irrationnel de l'image du « mildiou » que j'ai proposée intentionnellement pour lancer cet entretien, c'est qu'il est partout. Même le vrai peut prendre sournoisement l'apparence du faux. Qui me garantit qu'il n'y a pas du faux dans l'apparence du rationalisme poppérien ?*

J. B. Les découvertes freudiennes et plus généralement la philosophie du soupçon — si joliment évo-

quée dans votre « mildiou qui est partout » — constituent aujourd'hui l'argument le plus couramment utilisé pour ridiculiser discrètement les convictions et les efforts des rationalistes traditionnels (p. 102). Permettez-moi cependant de ne pas en dire plus sur le rationalisme de Freud (voir sa correspondance avec Einstein) et laissez-moi rompre une lance en faveur de la démarcation entre *Sciences* et *Rationalité*.

Il n'y a pire abus de pouvoir commis contre la raison que d'affirmer que la science est tout le rationnel. Or si vous faites un peu la tournée des « popotes », vous verrez que l'impérialisme scientifique est beaucoup plus répandu qu'on ne le croit et parfois de façon sournoise, y compris chez les philosophes eux-mêmes qui combattent très souvent l'exigence de rationalité parce qu'ils l'assimilent à l'exigence de scientificité.

L'une des raisons essentielles pour lesquelles la rationalité scientifique constitue une valeur, c'est qu'elle a augmenté, comme je le dis dans mon livre (p. 70), dans des proportions considérables les moyens dont nous disposons pour réaliser des fins diverses. Ainsi la bio-médecine trouve des applications tout à fait remarquables dans la lutte contre les maladies. Même les gens qui détestent la science lui reprochent facilement de n'avoir pas encore réussi à guérir le cancer, c'est-à-dire de n'avoir pas encore fait quelque chose qu'en principe elle devrait pouvoir faire.

Mais le succès des sciences instrumentales a fait perdre le sens commun à des philosophes comme Serres ou même Foucault qui ont voulu entériner d'un point de vue spéculatif la domination de la seule rationalité scientifique qu'apparemment ils combattent. Ils ont alors construit une théorie qui établit pour notre civilisation une adéquation parfaite entre la science, considérée uniquement sous l'aspect du pouvoir et de la maîtrise, et la rationalité. Serres est allé jusqu'à affirmer que « la science s'est attribuée toute la rationalité », désignant le reste comme « passionnel ». Ce faisant, Serres liquide complètement la question de la rationalité pratique. Dire que la distinction rationnel - irra-

tionnel est purement « idéologique », revient à ignorer qu'il y a un problème de la rationalité de la pratique, que tout le monde se pose et qui n'a rien d'idéologique, bien qu'il ne soit effectivement pas non plus scientifique.

RÈGLES ET MODÈLES

E. B. *Vous protestez vivement contre la mainmise de la science sur tout le domaine de la rationalité. N'y a-t-il pas un danger secondaire qui guette le combat contre la science ? L'attitude de certains écologistes notamment qui voudraient retourner les sciences contre elles-mêmes au profit d'une nouvelle utopie rationnelle ?*

J. B. Ce qui caractérise la rationalité pratique, c'est justement que l'on ne parvient généralement pas à la reconstruire sous la forme d'une théorie explicite. Il faut peut-être abandonner l'obsession du modèle théorique et de la rationalité explicitable sous la forme de règles précises. Il existe beaucoup de savoirs qui sont des savoirs pratiques — les paysans en sont parfaitement conscients — cela ne veut pas dire que ces savoirs pratiques soient de nature irrationnelle, bien qu'ils soient peut-être irréductiblement pratiques.

Le résultat de cette espèce de monopole concédé (même par certains de ses adversaires) à la science sur le domaine de la rationalité — et là j'espère que vous ne m'accuserez pas à nouveau de poser un faux problème typiquement parisien — débouche exactement sur la situation que Max Weber considérait comme une conséquence inévitable des progrès de la rationalité instrumentale, à savoir qu'elle n'est possible qu'en matière de faits, alors qu'en matière de valeurs, il n'y a que des choix subjectifs. Mon livre ne propose pas de solution explicite ni de projet, même pour ceux qui voudraient développer une approche rationaliste. J'ai voulu contribuer à débayer le terrain, à faire réapparaître un problème réel qui doit être abordé de façon argumentative, je veux dire sur lequel on ne peut se contenter d'exprimer des « opinions » ou des préférences.